Un temoignage

Autor(en): **Roger, Noëlle**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse**

Band (Jahr): **58 (1949)**

Heft 11-12

PDF erstellt am: **02.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-549491

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

UN TEMOIGNAGE

Par Noëlle Roger

Yvonne Pagniez, héroïne de la Résistance, arrêtée en juin 1944, détenue d'abord à la prison de Fresnes, puis à Ravensbrück et à Torgau, évoque son martyre dans son livre poignant, **Evasion 44,** suite des **Scènes de la vie du bagne,** ce «livre saisissant de vie et de talent, auquel l'Académie a rendu un éloquent hommage, et qui a eu en librairie le plus légitime succès» déclare Victor Giraud. On attend le troisième volume: **Ils ressusciteront d'entre les morts.**

Durant les cinq semaines passées à Torgau, elle ne songe qu'à la fuite. «Ce complexe de tortures physiques et morales, je ne pouvais plus, à la lettre, le supporter. Plutôt risquer le pire que de tourner ainsi en cage en ruminant son angoisse! Il y avait bien, pour me retenir, le souci des camarades, cette charité qui, nous penchant sur les autres, nous donnait à nous-mêmes la force de vivre.» Mais ne fallait-il pas «que quelqu'un s'échappât de cet enfer pour appeler à l'aide, pour faire éclater au jour un crime que nous avions la naïveté de croire enfoui dans les ténèbres?»

Un matin, le chef de camp annonça que le convoi de prisonnières allait être expédié à Ravensbrück! «Je connaissais le sévère isolement du camp, sa ceinture de béton, de fer, d'humaine férocité», interdisant tout espoir de fuite. Coûte que coûte, elle s'évadera pendant le voyage, avec Françoise, une jeune femme suisse, qui durant la nuit, travaille à camoufler leurs vêtements de détenues. Elles se glissent dans le même wagon, et le soir, près d'une fenêtre, durant un arrêt, sautent par cette fenêtre, rampent sur la voie, réussissent à gagner un talus, à le franchir, trouvent un sentier, puis se reposent dans une meule de paille. Soudain, le roulement d'un char les avertit qu'une route est proche. Une route! Voie royale! Mais la route dessert quelque bourgade. «Nous ne devons pas oublier que nous sommes des fauves, condamnés à rôder autour des humains, sans les approcher. Avec un soupir, nous reprenons la brousse».

Elles décident d'aller à Berlin: dans une grande ville, on se cache aisément. 58 kilomètres... et la faim les torture. Par bonheur, elles rencontrent des soldats français qui les gratifient d'un peu d'argent pour qu'elles prennent le train. L'un d'eux, Marius, les adresse à ses amies, Thérèse et Paulette, dans un camp de travailleuses françaises, proche de la capitale:

— Elle se débrouilleront pour vous cacher cette nuit.

«Dormir! Sous un toit! Est-ce que nous rêvons? Si merveilleuse est la perspective que nous repartons, bondissantes, ayant serré les rudes mains fraternelles de nos bienfaiteurs».

Les deux fugitives parviennent à ce camp. Une bombe a tué Paulette. Thérèse les reçoit, bras ouverts. «Nous ne sommes plus seules... Une sollicitude nous enveloppe. Nous avons une famille... Même l'ombre de la petite Paulette, que nous pleurons sans feinte, nous est tutélaire».

Elles doivent partir avant l'aube, pourvues, Yvonne, d'une jupe noire, Françoise, d'une mante, cadeaux de Thérèse, et munies de pain. Elles errent dans les ruines de la capitale. «Nous sommes ici au royaume de la mort.» L'Asile de l'Armée du Salut: un amoncellement de décombres; les dames sont parties. Où aller? se demandent Yvonne et Françoise. On leur indique le Heim de la Stadtmission. Elles l'atteignent enfin. Sœur Hilda paraît, souriante, et s'écrie:

— Mais oui, vous pouvez passer la nuit chez nous.

«Il nous a semblé que le ciel entrait avec elle dans la chambre... Nous n'avons pas eu le temps de la remercier. J'ai à peine commencé ma phrase, un peu embrouillée par l'émotion, qu'une grande voix mugissante m'interrompt: les sirènes!» Vite! se réfugier dans un abri! «Les essaims de mort» bourdonnent. L'alerte finie, sœur Hilda ramène ses protégées au Heim où elles sont admises sans passeports, sans pièces d'identité. Le pasteur Fischer les interroge. Sœur Hilda verse des larmes en écoutant leurs récits.

— Pauvres femmes! Comme vous avez souffert! C'est affreux!

— Surtout, soyez prudentes, recommande le pasteur. Pour vous-mêmes, et aussi pour nous. Si nous sommes pris, nous connaissons le châtiment. Décapités à la hache.

— Et le pasteur Fischer a huit enfants, ajoute sœur Hilda.

«Jamais je n'oublierai cette femme admirable, ni ce père de huit enfants qui, tous deux, très simplement, s'exposaient à la mort parce que Dieu leur envoyait deux inconnues...»

Craignant de compromettre Hilda et le pasteur, elles ne restent que trois jours dans cet asile charitable. A l'instant du départ, «quelque chose en moi s'est déchiré».

Alors commence une existence sans feu ni lieu. Françoise ne tarde pas à être arrêtée. Que deviendra Yvonne, errante solitaire!

Un miracle! Dans l'agence suisse de tourisme, elle rencontre Olga Weber, son amie intime, généreuse, entreprenante. Grâce aux démarches d'Olga, Françoise retournera en Suisse.

Yvonne et Olga réussissent à quitter Berlin, traversent l'Allemagne centrale et gagnent Constance en bateau. Les voici tout près de la frontière helvétique. Mais à leur arrivée, elles sont conduites en prison. Yvonne doit retourner à Ravensbrück. On lui permet d'embrasser Olga, enfin libre. Quelques jours après, on lui notifie son jugement: quatre mois de prison pour tentatives de passage frauduleux de la frontière. Yvonne, soulagée, s'exclame:

— Quatre mois! C'est peu.

Pendant quatre mois, elle échappe aux tortures de Ravensbrück.

A maintes reprises, Yvonne rencontrera sur la voie douloureuse une lumière: «gestes venus de l'âme». Un courant de sympathie la rapprochait de Dieu.

Les expériences d'Yvonne attestent que nous devons souffrir avec ceux qui souffrent et les aider.